

THE ROLLING STONES
1962-1967

RÉGIS CANSELIER

THE ROLLING STONES
1962-1967

LE MOT ET LE RESTE
2016

Il est certain que le rock est un moment historique très surprenant, limité dans le temps, une espèce d'élan de créativité qui a duré une vingtaine d'années. Mais ce rock-là n'existe plus. Jean-Louis Aubert, de Téléphone, qui a presque le même âge que moi, me disait récemment: « On n'y faisait pas attention à l'époque, mais tous les mois sortaient des disques géniaux. » On croyait que cela durerait éternellement. Cela n'a pas été le cas, bien sûr, mais ce fut un incroyable moment d'explosion de génie musical.

Michel Houellebecq

INTRODUCTION

En février 2015, une plaque commémorative a été apposée sur les quais de la gare de Dartford. On pouvait y lire : « Mick Jagger et Keith Richards se sont retrouvés sur le quai 2 le 17 octobre 1961 puis ont formé les Rolling Stones ». Apprenant cela, Bill Wyman a fait savoir à la BBC qu'il trouvait cette plaque écœurante. Selon l'ancien bassiste des Rolling Stones, qui a officiellement quitté le groupe en 1993, c'est Brian Jones qui a formé les Rolling Stones – et personne d'autre. « Mick Jagger et Keith Richards n'ont pas créé les Rolling Stones, développa Bill Wyman, ils faisaient partie des Rolling Stones, comme chacun de nous. » Le bassiste affirma ensuite que « Brian Jones voulait former un groupe de blues » et qu'il « a recruté tous ses membres un par un ». Selon lui, c'est encore Brian Jones qui a donné aux Rolling Stones leur nom et choisi la musique qu'ils jouaient à leurs débuts. « Il était le leader », certifia ainsi Bill Wyman.

« Je ne sais pas vraiment ce que Bill a dit exactement », répondit Keith Richards, par voie de presse interposée. Le guitariste des Rolling Stones raconta aux journalistes que Mick Jagger était venu lui dire : « Tu crois cette merde, Keith ? Bill Wyman se plaint de la plaque à la gare de Dartford ! » Égal à lui-même, Keith Richards lui aurait répondu : « Une plaque ? Je pensais qu'on avait une statue ! » Il ajouta : « Je sais qu'il a pris ombrage de cela, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Bill n'était pas là quand le groupe s'est formé. Ian Stewart a formé le groupe, on gravitait autour de lui. » Il précisa enfin que Mick Jagger avait adressé à

Bill Wyman le mot suivant: « Bill, si une plaque avait été posée à la gare de Penge¹ disant que tu étais le membre fondateur des Rolling Stones, penses-tu qu'on serait allés s'en plaindre? »

Cette passe d'armes entre Bill Wyman et Keith Richards n'a rien d'anecdotique. Elle révèle deux visions totalement opposées des premières années du groupe. Tandis que Keith Richards n'a cessé, depuis des décennies maintenant, de minimiser l'importance de Brian Jones, Bill Wyman s'est au contraire toujours évertué à ce que son rôle fondateur soit pleinement reconnu. « J'aimais l'homme » peut-on lire dans *Stone Alone*, l'autobiographie du bassiste. « Il poussait chacune de ses amitiés à ses limites, et bien au-delà, mais il avait un grand cœur et il était crucial pour notre existence. »

L'objet de cet ouvrage est de rendre compte, de façon mesurée et sans parti pris, de la genèse des Rolling Stones et de leur ascension. Il a aussi pour but de retracer leur évolution musicale, considérable, lors de leurs cinq premières années. Trop souvent reléguée au second plan, la musique du groupe est ainsi au cœur de ce livre.

1. Penge est la ville dont est originaire le bassiste.

**LA NAISSANCE
D'UN COVER BAND
À SUCCÈS**

I BELIEVE I'LL DUST MY BROOM

7 avril 1962. Ealing Club, Londres.

Ce n'est pas sans excitation que Mick Jagger et Keith Richards descendent les marches qui conduisent au Ealing. Le club londonien est l'un des très rares endroits en Angleterre où l'on peut écouter du rhythm'n'blues. En 1962, Le R&B est encore complètement underground au Royaume-Uni, y compris à Londres. Mick Jagger et Keith Richards partagent pour ce genre musical une passion commune, qui les réunit dans un modeste groupe amateur du nom de Little Boy Blue & The Blue Boys. Dick Taylor et Alan Etherington, deux autres membres de la formation, les accompagnent à l'occasion. Ils viennent tous écouter l'Alexis Korner Blues Incorporated, qui anime depuis trois semaines, tous les samedis soir, une scène consacrée au rhythm'n'blues.

À l'instar d'autres collectionneurs de disques de blues et de R&B, les quatre hommes ont sans doute été incités à se rendre au Ealing par les petites annonces du club, publiées dans *Jazz News* et le *New Musical Express*. Situé dans la banlieue de Londres, il ne compte pas parmi les plus prestigieux de la capitale. Keith Richards décrira le lieu comme « une sorte d'entresol qui s'enfonçait sous la station de métro ». Son acoustique est terrible. La condensation qui règne au sein du club est telle qu'elle ruisselle le long des murs. Une bâche est même installée entre le plafond et les musiciens pour éviter qu'ils ne s'électrocutent. Ce n'est pas non plus un lieu de rencontre : l'assistance du Ealing est

presque entièrement masculine, les rares femmes présentes étant toutes accompagnées.

Outre Alexis Korner à la guitare acoustique, le Blues Incorporated est alors composé de Cyril Davis à l'harmonica et au chant, de Dick Heckstall-Smith au saxophone ténor, de Keith Scott au piano, de Jack Bruce à la contrebasse¹, de Charlie Watts à la batterie et d'Art Wood au chant sur quelques titres. De dix ans son cadet, son frère Ronnie Wood rejoindra les Rolling Stones au milieu des années soixante-dix. Mick Jagger, Keith Richards, Dick Taylor et Alan Etherington ne sont pas spécialement enthousiasmés par leur début de soirée. Ils trouvent que le saxophone prend trop de place, et qu'il donne au Blues Incorporated une saveur plus jazz que blues.

Sur scène, Alexis Korner et Cyril Davis n'hésitent pas à ouvrir leur formation à d'autres musiciens. C'est le cas ce soir où, comme les deux semaines précédentes, ils invitent Brian Jones et Paul Jones à les rejoindre. « Nous avons un invité qui va jouer de la guitare. Il vient de Cheltenham. Il a fait tout ce chemin de Cheltenham, rien que pour jouer pour vous ! » Les deux Jones se dirigent vers le groupe. Brian Jones a pris comme nom de scène Elmo Lewis, tandis que le chanteur Paul Jones se fait appeler P. P. Jones. « Voici donc Elmo Lewis et P. P. "Perpétuellement Pinté" Jones ! »

« La première fois que j'ai vu Brian fut quand lui et Paul Jones ont été annoncés sur scène par Alexis, cette nuit au Ealing, racontera Keith Richards. Brian s'est assis et a commencé à jouer de la guitare *slide*² superbement. Je veux dire que c'était vraiment

1. De nombreuses biographies indiquent que c'est Andy Hoogenboom qui était à la contrebasse ce soir-là. Mais les témoignages de Keith Richards et de Charlie Watts laissent à penser que Jack Bruce l'avait déjà remplacé.

2. Pour jouer en *slide*, les guitaristes utilisent le plus souvent un *bottleneck*. C'est un tube en métal ou en verre, où l'on introduit son doigt, et que l'on fait glisser le long des cordes de la guitare sans toucher les frettes.

fascinant. » Richards est soufflé par son style: Jones porte des lunettes de soleil et tourne volontiers le dos au public – « à la Robert Johnson », dira-t-il. Brian Jones interprète l'introduction de « Dust My Broom »¹, le classique du bluesman Elmore James, dont il s'est inspiré pour trouver son pseudonyme. Son calme et sa maîtrise en imposent. Jones fait glisser nerveusement son *bottle-neck* le long des cordes de sa guitare et insuffle au riff de « Dust My Broom » toute sa puissance originelle.

« Brian Jones a joué un truc d'Elmore James tout à fait électrisant, absolument incroyable. Je suis devenu accro à la minute », se souviendra Keith Richards, qui avouera: « On était impressionnés à mort! » Dick Taylor confirmera que Mick Jagger et Keith Richards étaient littéralement stupéfiés de voir « un gamin de leur âge qui jouait de la guitare blues à la *slide*. Mick était sur le cul. » Même s'ils sont épatés par la performance de Brian Jones, Jagger et Richards n'hésitent pourtant pas à essayer de faire sa connaissance. Ils engagent ainsi la conversation avec le guitariste de *slide* – et découvrent qu'il partage la même passion qu'eux. « Il faisait la même chose que nous... pensant être le seul type au monde à le faire! », dira Richards.

Issu de la classe moyenne anglaise, Lewis Brian Hopkins Jones est né le 28 février 1942 à Cheltenham. Ses parents partagent tous deux la même origine galloise. Lewis Jones, son père, a un diplôme universitaire. Il travaille comme ingénieur dans le domaine de la construction aéronautique. Sa mère Louisa améliore les revenus de la famille en donnant des leçons de piano. Sans évoluer au même niveau, son père joue lui aussi un peu de piano. Lewis Jones officie en outre comme organiste au sein de sa paroisse, dont il dirige la chorale. Brian est le premier des trois enfants du couple. Pauline naît en 1943, mais elle décède deux ans plus tard d'une leucémie. Son autre sœur, Barbara, voit le jour en 1946.

1. Le standard d'Elmore James consiste en une version électrifiée du « I Believe I'll Dust My Broom » de Robert Johnson.

Lewis Jones décrira son fils comme un enfant normal, heureux. Malencontreusement, à l'âge de quatre ans, une attaque de croup¹ le laisse asthmatique. Brian Jones en subira les conséquences toute sa vie durant. Mises à part ses fréquentes crises d'asthme, le jeune Brian jouit d'une bonne condition physique. Dès ses six ans, sa mère lui enseigne le piano. « J'ai su très tôt que je n'aurai d'intérêt que pour la musique », dira-t-il plus tard. Il renforce ses bases en prenant des cours avec d'autres professeurs. À douze ans, il décide de se mettre à la clarinette. Deux ans plus tard, il délaisse le piano – mais il devient le premier clarinettiste de l'orchestre de son école.

Brian Jones est un très bon élève. Il pratique le cricket, le tennis de table et le judo. Il est aussi bon nageur, même si ce n'est pas ce qu'il préfère. « Tout à coup, il est devenu très difficile », racontera son père. Adolescent, « il a commencé à se révolter contre tout en général et contre moi en particulier. » Son fils trouve ainsi ses activités sportives de plus en plus ennuyantes, finissant par n'y trouver plus aucun intérêt. Il n'hésite d'ailleurs pas à jouer de son asthme pour échapper à ce qu'il considère désormais comme une corvée.

Ses goûts musicaux évoluent eux aussi. Brian Jones délaisse la musique classique au profit du jazz traditionnel, ce qui ne réjouit guère son père. Vers ses quinze ans, il entend pour la première fois Charlie Parker. C'est le déclic. Dès lors, il se passionne pour le jazz moderne. Il découvre aussi Cannonball Adderley, qui deviendra l'un de ses musiciens préférés. Il persuade ses parents de lui offrir un saxophone alto. Au grand désarroi de son père, qui voyait en son fils un potentiel musicien classique, Brian Jones abandonne la clarinette. Il préfère emprunter tous les disques qu'il trouve de Charlie Parker et s'attacher à tenter de reproduire ses fabuleuses improvisations. Bien qu'il sache lire la musique, sa pratique instrumentale s'avère instinctive : il joue désormais avant tout d'oreille.

1. Situé au niveau du larynx, ce type de diphtérie peut entraîner la mort par asphyxie.

Les progrès de Brian Jones au saxophone alto ne tardent pas. En effet, il parvient rapidement à jouer du dixieland dans le style de Chris Barber ou de Humphrey Lyttelton. Dès ses seize ans, il commence à répéter au sein de formations de jazz New Orleans. Trois à quatre fois par semaine, il se produit en leur compagnie dans différents clubs, lors des entractes des artistes qui sont à l'affiche. Il lui arrive même de ne faire ses devoirs qu'à son retour, jusqu'à trois ou quatre heures du matin. « Je n'ai jamais négligé mon travail », dira Brian Jones, peut-être un peu abusivement. Conscients de sa passion pour la musique, ses parents lui offrent, pour ses 17 ans, sa première guitare acoustique.

C'est à l'époque que Brian Jones développe sa personnalité, tout à fait hors du commun. Celle-ci ne laisse personne indifférent à la Cheltenham Grammar School. Grâce à ses facultés intellectuelles, il n'a pas à fournir d'efforts particuliers pour être un bon élève. Mais il ne supporte plus les contraintes de l'institution scolaire, qu'il juge rigide et conformiste. Brian Jones déteste la discipline et les uniformes qu'on impose aux élèves. En réponse à l'autorité, il n'hésite pas à se montrer provocateur. Ses professeurs ne tolèrent pas son comportement, ce qui se traduit par deux renvois en bonne et due forme. Néanmoins, Jones est aussi charmeur. Malgré ses excès, il reste populaire auprès des camarades de classe.

Séducteur, il l'est aussi avec les filles. Et Brian Jones ne fait pas les choses à moitié : en 1959, sa petite amie Valerie Corbett, une lycéenne de Cheltenham, découvre qu'elle est enceinte. Elle a quatre mois de moins que lui et n'est âgée que de 17 ans. Le scandale est terrible. Il tente bien de faire avorter la jeune fille, mais celle-ci refuse. Valerie Corbett abandonnera toutefois l'enfant à sa naissance. Sans surprise, Brian Jones est dès lors confronté à un entourage qui lui est franchement hostile. Seul, dans sa chambre, il n'a plus guère que la musique où il peut se réfugier. « Brian était obsédé par la musique, dira son père. Il écoutait des disques du Modern Jazz Quartet matin, midi et soir. »

Brian Jones quitte définitivement le système scolaire en juin 1959. Au désespoir de son père, il ne souhaite pas aller à l'université. Las de la pression sociale, il décide de partir en Scandinavie – autant par envie que par souci de se faire oublier de Cheltenham. Il entreprend cet été 1959 son voyage avec comme seuls bagages quelques vêtements, sa guitare et son saxophone. « Ces quelques mois ont été les plus libres et les plus heureux de ma vie », confiera-t-il plus tard. Il mène une vie de bohème, jouant de la musique dans les rues pour financer son périple initiatique. Il vit en outre de la charité des autres. Néanmoins, à court d'argent, il est contraint de rentrer en Angleterre en novembre.

Bill Wyman racontera qu'après son retour, Brian Jones se serait rendu à Guildford pour assister à un concert. Il y aurait rencontré une jeune femme récemment mariée, avec laquelle il aurait eu une aventure d'un soir. Cette dernière serait tombée enceinte suite à ce rapport. Malgré les tensions, la jeune femme et son mari auraient finalement préféré garder le bébé plutôt que de procéder à un avortement. Le bassiste des Rolling Stones rencontrera d'ailleurs l'hypothétique fille naturelle de Jones en question. Plausible, l'histoire n'est toutefois pas avérée. Ce qui est certain, c'est que Brian Jones n'a jamais rien su de cet éventuel deuxième enfant.

Le retour à Cheltenham n'est pas palpitant. Brian Jones gagne sa vie comme il peut, en enchaînant les petits boulots. Son honnêteté n'est, semble-t-il, pas au-dessus de tout soupçon. Il est ainsi renvoyé de l'une de ses activités pour vol. Il continue la pratique du saxophone alto et se produit régulièrement avec des musiciens locaux, dans des formations de dixieland. Au début de l'année 1960, il commence à fréquenter une jeune femme du nom de Pat Andrews.

C'est à l'automne 1960 que Brian Jones s'intéresse au blues. Lors d'un concert du Chris Barber's Jazz Band, il entend le groupe interpréter « Got My Mojo Working », un morceau de Muddy

Waters. Même si la formation de Chris Barber joue principalement du jazz traditionnel, elle compte quelques blues à son répertoire, et elle s'ouvre occasionnellement à de prestigieux musiciens. Le bluesman noir américain Sonny Boy Williamson, qui a rejoint le groupe pour cette tournée, est à l'harmonica ce soir. Les semaines suivantes, Brian Jones commence à écouter Jimmy Reed, Howlin' Wolf et Robert Johnson. Il se découvre une passion pour le blues.

En fin d'année, la relation de Brian Jones et de Pat Andrews devient plus sérieuse, plus intime aussi. Dès lors, il exige d'elle une attention complète, doublée d'une totale loyauté... tandis que lui est libre de faire ce qu'il veut. Début 1961, Brian Jones fait la connaissance de Dick Hattrell. Tous deux partagent le même amour du blues. Hattrell entretient lui aussi une relation délicate avec ses parents, ce qui contribue à cimenter l'amitié des deux hommes. Hattrell aide Jones à dénicher de précieux imports américains, notamment des albums de Muddy Waters et de Sonny Boy Williamson. Cet intérêt croissant pour le blues pousse Jones à s'entraîner à la guitare acoustique. Il estime néanmoins qu'il est difficile de faire des progrès substantiels sur cet instrument.

Les relations sexuelles de Brian Jones et de Pat Andrews n'étant pas protégées, c'est tout naturellement que cette dernière tombe enceinte. Jones, qui est déjà passé par là deux ans plus tôt, demande à la jeune femme d'avorter. Mais elle refuse, quand bien même il est hors de question pour eux de se marier, car les parents d'Andrews ne veulent pas d'un tel gendre. Dès lors, la relation du couple se dégrade progressivement, Jones commençant à fréquenter d'autres femmes avant même qu'Andrews n'accouche. Pensant à son avenir, Jones demande à intégrer le Cheltenham Art College à la rentrée 1961, et sollicite une bourse à cet effet. L'établissement accepte sa requête dans un premier temps, mais lui annonce deux jours plus tard que sa candidature n'est finalement pas retenue. Un témoignage anonyme le décrivant comme un vagabond irresponsable serait à l'origine de ce revirement.

Le 23 octobre 1961, Pat Andrews donne naissance à Julian Mark Andrews. Même s'il ne reconnaît pas l'enfant, Brian Jones insiste pour qu'il se prénomme ainsi, en hommage au saxophoniste de jazz Julian Cannonball Adderley. À court d'argent, Jones met en gage quelques-uns de ses précieux albums pour acheter à la jeune maman un énorme bouquet de fleurs. Il lui offre en outre un pull et une jupe, dont il savait qu'elle avait très envie. La jeune femme est bouleversée. « C'était un énorme sacrifice pour Brian, dira plus tard Pat Andrews. Il fallait vraiment connaître Brian pour mesurer ce geste. Mais il était foncièrement gentil et il le prouvait en agissant de la sorte... Bon, c'est aussi ce qui me retenait de partir quand on avait des moments difficiles... » Jones renoue ainsi les liens avec Andrews, qui ne lui tient pas vraiment rigueur de cette naissance illégitime – à une époque où un tel statut est pourtant lourd de conséquences juridiques pour l'enfant.

Fin 1961, lors d'un concert de Chris Barber, Brian Jones et Dick Hattrell entendent pour la première fois Alexis Korner. C'est le choc. Contrairement à Barber, dont la pratique du blues ne se démarque pas franchement du jazz traditionnel, Korner a développé un style nettement plus proche du blues authentique. Sans fioriture, brut, puissant. Grâce à son statut de musicien local, Jones accède avec Hattrell aux loges. À l'opposé de la plupart de ses pairs, Korner discute volontiers avec les jeunes musiciens, n'hésitant pas à les encourager dans leur voie. Il donne ainsi à Jones et son ami ses coordonnées, et leur propose de passer le voir s'ils se rendent à Londres.

C'est sans doute à ce moment que se dessine l'avenir musical de Brian Jones. La prestation musicale d'Alexis Korner lui a ouvert de nouvelles perspectives, et créé de nouvelles envies. Jones délaisse définitivement le saxophone pour la guitare. Il y renforce ses quelques bases de façon intuitive. De la sorte, il partage avec nombre de bluesmen noirs américains une approche autodidacte de l'instrument. Ce manque d'académisme n'est pas source de